



Alain Freudiger

**De Ventspils à Roussé: marges, ailleurs, frontières**

Essay



HALMA The European Network of Literary Centres e.V. 2010  
[www.halma-network.eu](http://www.halma-network.eu)  
[mail@halma-network.eu](mailto:mail@halma-network.eu)

Il me tardait de découvrir la Bulgarie et la Lettonie. De cette Europe de l'Est qui, pendant mon enfance, demeurait aussi mystérieuse qu'interdite, tapie derrière le grand rideau de fer, j'avais appris à découvrir, suite à l'ouverture des frontières, la Tchéquie, l'Allemagne de l'Est, la Pologne : le coeur en quelque sorte. Mais depuis que le souvenir de la guerre froide est lui-même refroidi, depuis que non seulement l'Allemagne, mais également l'Europe, dans une certaine mesure, a été réunifiée, j'avais soif d'explorer ses marges. Je connaissais les confins extrême-orientaux de l'Europe, Laponie et Dardanelles. Mais il y avait là, dans ces coins renfoncés, sur ces fronts marins que sont la Bulgarie et la Lettonie, de nouvelles marges, de nouvelles périphéries, aux perspectives inhabituelles pour un habitant de cette Suisse qu'on situe au centre de l'Europe.

Car les notions même de centre et de périphérie ne sont pas figées, elles se déplacent avec le temps: lorsque je parle des Dardanelles comme d'une marge, c'est-à-dire d'une périphérie, je ne peux pourtant pas ignorer qu'Istanbul-Constantinople-Byzance a au contraire et pendant longtemps constitué un centre – et non des moindres. Et que cette Suisse d'où j'écris, tellement au milieu de l'Europe, a longtemps été une marge Nord de l'Empire romain, zone-tampon avant la barbare Germanie. Ainsi, la Bulgarie, qui est aujourd'hui une marge reculée de l'Union Européenne, dernière frontière avant l'Asie en quelque sorte, représentait plutôt, pendant la guerre froide, une marche avancée de l'Empire soviétique dans l'Europe du Sud et dans la zone Méditerranée. Quant à la Lettonie, qui est aujourd'hui comme un avant-poste de l'Union Européenne face à la Russie, une sorte de dernière station avant l'immensité des steppes, elle était, du temps de l'Union Soviétique, le front de mer ou la vitrine de l'Empire socialiste.

Ces notions de centres et de périphéries agissent aussi sur la perception et le destin des villes. Riga, aujourd'hui capitale lettonne, est comme Vienne pour l'Autriche, une ville disproportionnée, un centre trop grand pour ce qu'elle centralise: certes pas autant qu'une capitale d'Empire, mais tout de même comme une capitale régionale. A l'inverse, Ventspils,



HALMA The European Network of Literary Centres e.V. 2010

[www.halma-network.eu](http://www.halma-network.eu)

[mail@halma-network.eu](mailto:mail@halma-network.eu)

malgré son port important, demeure une petite ville de province, alors que, du temps du Grand-Duché de Courlande et de son éphémère tentative de colonisation, elle était, sous le nom de Windau, la ville d'où partaient les navires vers Tobago ou vers la Gambie, siège d'une des flottes marchandes les plus importantes du monde. De même, Roussé, qui fut l'une des premières villes libérées du « joug turc », était aussi l'une des villes les plus importantes de Bulgarie, et joua un rôle pionnier dans de nombreux domaines de développement (architecture, éclairage public, cinématographe, chemin de fer ...). Elle était plus grande que Sofia : mais elle est maintenant dépassée par d'autres villes plus importantes, et quelque peu rejetée en marge. Pourtant, même en temps que marges, ces villes peuvent être des phares : Roussé comme Ventspils passent pour des villes parmi les plus belles de leur pays respectif, avec un soin et des moyens particuliers accordés à la rénovation du patrimoine bâti. Et chacune de ces villes a ses propres liaisons internationales : Ventspils avec ses ferry pour la Suède, la Pologne ou l'Allemagne ; Roussé avec les autres villes danubiennes, mais aussi, progressivement, avec la si proche et ignorée Bucarest.

Je suis donc allé dans ces pays dont on a longtemps dit qu'ils étaient « en transition » (démocratique, à l'économie de marché, etc.). Transition : -ition, de ire en latin, implique le mouvement, l'aller. Mais il se peut que, plutôt que de parler de transition il soit plus juste de parler de « translation ». Car la « -lation », liée au fait de porter – latum est le supin du verbe latin ferre, porter – est une notion qui implique avant tout le lien : dans la translation, il y a certes déplacement de la figure, mais ce qui fait sens, c'est le lien entre la position première et la position dernière. Car entre l'avant et l'après, ce n'est pas juste un mouvement (celui de l'Histoire, ou peu importe) qui se joue, c'est, sans Ostalgie, un lien, une relation (retrouvée, rejouée, réinventée, ou même fuie). Portées, emportées, la Lettonie et la Bulgarie ont vécu des « lations » : translations en effet, puisque de pays reculés dans l'arrière de l'Europe de l'Est, ils sont devenus postes frontières avancés sur la façade orientale de l'Union Européenne face à deux géants extérieurs (Russie et Turquie) ; délations également, dont le souvenir sous la dictature est encore vivace ; ablations encore, d'une partie de leur passé, et d'une partie d'eux-mêmes, avec les assassinats et les déportations, particulièrement en Lettonie. Il est temps désormais de passer aux relations.



Car même vingt ans après la chute du Rideau de Fer, même pour quelqu'un qui n'avait que douze ans à ce moment-là – et qui n'en a été, peut-être, que plus marqué – il y a comme une joie fondamentale à « retrouver » les pays de l'Est, comme des frères, ou des soeurs peut-être, dont on avait été longtemps séparés. Et sans doute aussi une joie à retrouver une part de moi-même, une part de ma culture, cette part orientale, qui via la Russie et la Turquie, est aussi la part d'Asie de l'Europe, et qui passe aussi par d'autres liens, la langue lettone qu'on dit apparentée au sanscrit, les Bulgares qu'on dit originaires d'Asie centrale, les Roms aussi qu'on dit venus autrefois d'Inde. Peut-être qu'à l'Est, il n'y a pas de frontière à dresser.

J'ai vécu à Ventspils dans une grande maison comme en famille, avec ses espaces communs et ses espaces privés ; la maison était le coeur et le centre, et n'avait pas nécessairement besoin de se lier au reste de la ville. Ventspils était un espace lisse. J'ai vécu à Roussé dans un appartement près du port, et j'étais en contact régulier avec le Centre Elias Canetti : les frontières entre espaces public et privé étaient bien marquées et m'inscrivaient immédiatement dans la ville. Roussé était un espace strié. Cela influe nécessairement sur l'organisation du travail et le rythme de vie : le temps et les plages respectaient moins d'horaires, se découpaient moins nettement à Ventspils qu'à Roussé. Et pourtant, par contraste et singulièrement, j'ai bien plus œuvré sur la forme brève et délimitée à Ventspils, et bien plus sur la forme nappée et infinie à Roussé. Peut-être sous l'influence du son principal qui a marqué chacun de mes séjours : les cris des goélands – surgissant découpés, déclinés, non continus – à Ventspils, les chants des grillons – mêlés, répétés, continus – à Roussé. Tout comme les cloches, le carillon du marché ont rythmé mon séjour à Ventspils, tandis qu'à Roussé, je n'ai pas entendu une seule cloche, et que le minaret que je voyais si proche depuis ma fenêtre demeurait absolument silencieux.

Et puis j'ai été frappé par d'autres sons, ceux des langues de là-bas, j'ai voulu les entendre et les écouter. Le letton, langue de métal en fusion, un peu rousse, acide, d'une liquidité dense et pleine, en labiales et dentales, si coulante et métallique à la fois, impression qui vient peut-être de son identité phonétique en français avec le laiton. Le bulgare, langue sèche comme du tabac que l'on chique, avec aussi cette force de saveur et quelques aspects piquants, qui claque, sans agressivité mais avec une résonance suffisante, comme une peau tendue, plutôt



basse et âcre, avec tout à coup des intonations plus aiguës et chantantes qui transpercent cette masse et l'emmènent ailleurs. J'ai souhaité en apprendre quelques bribes, mais j'ai surtout parlé anglais, beaucoup, allemand plus que je ne l'aurais attendu, aussi, j'ai baragouiné quelques mots de russe, parfois, j'ai aussi parlé français, abondamment quand l'occasion s'en présentait. Et puis j'ai trouvé, ici ou là, des bribes de langues d'une familiarité étrangeté, livonien, turc, italien. Tout cela agit sur le travail d'écriture comme une précieuse reconfiguration, ouvre les rythmes et les sonorités, change la découpe du réel, le point de vue.

En outre, il y avait des ailleurs : j'ai ainsi rencontré à Ventspils comme à Roussé un fort arrière-fond allemand. Il était passé et notablement inscrit à Ventspils, dans certaines architectures, le château, certaines églises, il demeurait également présent dans des aspects culinaires, escalopes ou saucisses, qualité de la bière. Il était plus diffus et plus autrichien à Roussé, en termes d'architecture, avec de nombreux bâtiments très Europe Centrale, mais également du fait du Centre Elias Canetti, qui conjointement avec la Bibliothèque Autrichienne, forme une sorte d'épine dorsale de la culture germanique à Roussé, avec une petite société germanophone qui gravite autour.

Mais il y a aussi les ailleurs que l'on ne s'attendait pas à trouver. Ainsi, ma Lettonie fut islandaise : déjà avant mon départ, les cendres du volcan Eyjafjöll qui paralysaient le trafic aérien en Europe me forcèrent à envisager d'autres moyens de rejoindre Ventspils, et j'optai, en plan B, pour le ferry, qui par bonheur se trouvait relier Travemünde à Ventspils – je pouvais gagner Travemünde assez rapidement depuis Lausanne, grâce aux bonnes relations ferroviaires suisses et allemandes. Et quand finalement mon avion put décoller de Genève pour rejoindre Riga, je fus presque un peu déçu de ne pas prendre le ferry... Mais l'Islande allait se trouver encore sur mon chemin, puisque l'un des compagnons de mon séjour à la Ventspils House serait le poète islandais Hrafn Hardarsson, avec qui j'eus de nombreux échanges et d'enrichissantes conversations – sur l'Islande aussi parfois, évidemment. Islande encore, lorsque Ieva Balode, coordinatrice de la Ventspils House, m'annonça que le théâtre de Ventspils allait accueillir un concert rare, celui de la tournée « Whale watching tour » du musicien islandais Valgeir Sigurdsson et de ses invités – le concert fut d'ailleurs accompagné



du documentaire Draumalandid, projeté pour l'occasion au cinéma de Ventspils, et qui sans me convaincre tout à fait dans son discours, son procédé ou son esthétique, me plongea plus loin encore dans cette Islande. Enfin, régulièrement, ici, là, partout, l'Islande surgissait en Lettonie, en comparaison, en échanges, comme deux pays qui se trouvaient brusquement rapprochés par le fait d'avoir été les plus graves victimes européennes de la crise financière, et qui pour cette raison se découvraient de nombreux points en commun.

Si ma Lettonie fut islandaise, ma Bulgarie, elle, fut tchèque. Là encore cela commença avant mon départ, puisque, pour me familiariser un peu avec mon pays d'accueil, je me décidai à lire les aventures de Baï Ganiu, ce personnage haut en couleurs créé par Aleko Constantinov et devenu une sorte de « type » bulgare. Et entre autres aventures, c'est singulièrement son séjour à Prague qui me marqua le plus, par le contraste saisissant, bien rendu et fort comique, entre les manières fines et distinguées attribuées aux Tchèques et le côté mal dégrossi de Baï Ganiu, qui se comporte de manière importune chez ses hôtes et aux bains. Tchèque encore, lorsqu'à Roussé, j'apprends que de nombreux bâtiments de cette ville très « austro-hongroise » sont dues à des architectes Tchèques. Tchèque à nouveau, lorsque, fort surpris d'entendre Bernd Janning, le manager culturel du Centre Elias Canetti, parler déjà avec une certaine aisance le bulgare alors qu'il n'est à Roussé que depuis un mois, il m'explique qu'il savait déjà le tchèque et qu'ainsi il peut greffer en partie son bulgare dessus. Tchèque encore, lorsque, discutant avec différents Bulgares, j'entends peu de commentaires positifs sur les voisins directs, mais une sorte d'admiration pour les Tchèques, leur haut degré de civilisation, de finesse, de bonnes manières, de culture, d'art : même du temps du communisme, leurs voitures, les Skoda, étaient les meilleures derrière le Rideau de Fer. Et lorsque je mentionnais Sofia, beaucoup de Bulgares, l'air un peu désolé, me la dépeignaient comme une ville pas très belle, parce que trop jeune, citant en contre-exemple Prague, qu'ils admirent et placent tellement plus haut. Visitant Sofia d'ailleurs, pour aller rendre visite à une amie de longue date, Lora Traykova, collaboratrice au Sofia International Film Festival, j'apprends, chose que j'ignorais d'elle, que lors de ses études, sa spécialité avait été... la philologie tchèque !



Les lieux ne sont pas fixés absolument, ils bougent: et je garde de Ventspils comme de Roussé l'image de deux fleuves, mais qui coulent dans des sens différents, la Venta vers l'Ouest, le Danube vers l'Est, avec leur pont à chaque fois unique, des fleuves qui en quelque sorte « lavent » le paysage, le débrument, mais l'emporte aussi, comme une trame qui ne voudrait pas se laisse limiter, qui peinerait à laisser se dessiner une frontière, en un mouvement inexorable qui me disait, qui me rappelait, tu n'es là que pour un mois, et ces lieux ne se laisseront pas fixer, pas même par les mots: tu auras à revenir, si tu tiens à eux.

De ce temps-là je rapporte des nouvelles, douces-amères, je rapporte des bases de théorie esthétique, je rapporte des sons comme autant d'instantanés photographiques, je rapporte des rencontres nombreuses et riches, je rapporte des projets et des textes achevés, des chantiers et aussi quelques textes abandonnés, je rapporte des contacts et des correspondances, et je laisse, oui je laisse aussi, forcément, un peu de moi, là-bas, à Roussé comme à Ventspils, où je reviendrai peut-être quand la saison s'y prêtera, encore une fois.

*Alain Freudiger received a HALMA grant in 2010 and stayed as a writer-in-residence at the International Writer's and Translators' House in Ventspils (Latvia) and at the Elias Canetti Center in Rousse (Bulgaria) for one month each.*

*The HALMA grant for Alain Freudiger was made possible by the Swiss cultural foundation Pro Helvetia.*



HALMA The European Network of Literary Centres e.V. 2010

[www.halma-network.eu](http://www.halma-network.eu)

[mail@halma-network.eu](mailto:mail@halma-network.eu)